

Auschwitz Quelles mémoires?

Marie-Jeanne Musiol

Volume 39, Number 158, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53457ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Musiol, M.-J. (1995). Auschwitz : quelles mémoires? *Vie des arts*, 39(158), 11–15.

AUSCHWITZ

QUELLES MÉMOIRES ?

Marie-Jeanne Musiol

■ Il y a cinquante ans, la libération du camp de concentration d'Auschwitz présageait la fin de l'aventure nazie qui avait mené une phalange de la civilisation occidentale aux limites de l'annihilation. Les images n'ont pas cessé, depuis, de se multiplier dans l'imaginaire des artistes, des écrivains, des cinéastes, pour saisir la densité d'un événement qui continue de se dresser comme une référence obligatoire. Paysages dévastés d'Anselm Kiefer, photos d'enfants anonymes chez Christian Boltanski, symphonies de Henrick Gorecki : cette dimension mythique et la résonance émotive d'Auschwitz nous sont sans doute plus familières que la réalité concrète de l'immense camp de concentration préservé comme mémorial et comme musée, avec les difficultés et les limites que comporte aujourd'hui une telle entreprise.

Lorsque le 27 janvier 1945, dans la foulée de la déroute des armées nazies, les troupes soviétiques pénètrent dans le camp d'Auschwitz, elles découvrent l'horreur à l'état pur. La *Nuit*, traversée par Elie Weisel et des milliers d'autres, prend fin dans la débâcle des marches forcées où les survivants des camps doivent, en plein hiver, se replier vers l'Allemagne. Les officiers SS, qui incendient les baraques, dynamitent les fours crématoires et refoulent les prisonniers vers l'intérieur du Troisième Reich, comptent alors effacer les traces de leur crime. Mais l'évidence magistrale des atrocités commises et du raffinement bureaucratique qui les encadrait ne cesse de s'accumuler, avec l'ouverture récente des archives de Moscou et celles des autres pays de l'Est.

Dans une remarquable convergence de sensibilités, les questions liées à la perpétuation de la mémoire de l'Holocauste, de la Shoa, suscitent un intérêt et des passions renouvelées ces dernières années. Non seulement la mémoire se révèle-t-elle aussi complexe que l'expérience des survivants de plus en plus âgés qui la portent, mais les formes mêmes qu'elle déploie sont multiples et vont dans tous les sens : musées de l'Holocauste, cérémonies, plaques et monuments commémoratifs, mais aussi écritures, musiques, films.

Entre l'esthétique conventionnelle d'un monument héroïque comme celui d'Auschwitz-Birkenau dressé près des fours crématoires, et le concept de l'anti-monument de Jochen et Esther Gerz installé à Hambourg pour s'enfoncer et disparaître sur la place publique, la

pensée artistique introduit dans le registre de la sculpture monumentale une question centrale : est-il possible de dramatiser un événement comme la Shoa tout en libérant des charges symboliques nouvelles ? La proposition des Gerz renvoie le visiteur et son geste de commémoration à un espace intériorisé où il n'y a plus de mémorial pour soutenir la mémoire, laissée à ses propres moyens.

UN LIEU, UNE HISTOIRE

À l'horizon de ces rappels, devenus dans le flux de l'Histoire la référence absolue d'une limite atteinte, il y a toujours Auschwitz. «Auschwitz fait partie de la patrie de tous les hommes. Tous. De toutes les races. C'est un bien commun à toute l'humanité. C'est une connaissance commune à toute l'humanité», rappelle Marguerite Duras qui a retrouvé à la fin de la guerre son mari ayant survécu à Dachau.¹

L'Auschwitz géographique (Oswiecim de son nom polonais), petite ville de la Silésie au sud de Cracovie, est identifiée à son Musée National, l'ancien camp de concentration qui a la particularité d'être également un vaste reposoir de cendres et d'ossements répandus dans les champs, les forêts, les étangs du périmètre.

Lorsqu'en 1940, les Allemands établissent le camp dans les casernes de l'armée polonaise, ils n'ont pas encore une idée très précise de l'usine de la mort qu'ils vont créer. Le lieu isolé, à la croisée des réseaux de chemins de fer, accueille d'abord des prisonniers de l'intelligentsia, ciblés par la campagne de terreur lancée dès 1939 par les Nazis pour écraser la résistance polonaise. Des

prisonniers de guerre soviétiques, puis de tous les pays subjugués par le Troisième Reich, viennent grossir les rangs. En 1941, le camp prend de l'expansion dans le village de Brzezinka (Birkenau en allemand) à trois kilomètres du camp principal où plus de 300 bâtiments sont construits pour accueillir jusqu'à 100 000 prisonniers à la fois. Il devient alors le plus grand camp d'extermination pour les Juifs européens qui y transitent vers les chambres à gaz situées directement au bout de la voie ferrée. Un troisième camp est ouvert à Monowitz, près des industries Farben IG, pour alimenter en main-d'œuvre la machine de guerre nazie. Entre 1941 et 1944, plus de 40 sous-camps sont établis à proximité des industries chimiques, houillères et d'armement allemandes réparties sur tout le territoire avoisinant. Auschwitz n'est pas un camp circonscrit dans un lieu unique, mais une région entière transformée en univers concentrationnaire.

UN MUSÉE AUX PARCOURS DIVERGENTS

Cette géographie éclatée complique la tâche de représentation du Musée National qui a le mandat de préserver une vaste superficie et des dizaines de bâtiments. Pour les 750 000 visiteurs annuels, il doit aussi en interpréter le sens à travers les avatars d'une histoire marquée par la guerre, le socialisme et la libéralisation récente.

Deux camps, Auschwitz I et Auschwitz II-Birkenau, constituent le musée et concrétisent les deux pôles symboliques de l'expérience juive et polonaise. Ici, les perceptions du lieu des uns et des autres



Le sauna utilisé pour la désinfection des prisonniers est, comme le four crématoire, l'engin modèle d'une technologie de pointe au service d'une hygiène de l'extermination.

(Auschwitz II-Birkenau)

BUCHENWALD, AVRIL 1945 Jorge Semprun

Venez, ai-je dit aux jeunes femmes de la Mission France, je vais vous montrer.

Je les ai conduites vers le bâtiment du crématoire, que l'une d'entre elles avait pris pour une cuisine.

Montrer ? Peut-être la seule possibilité de faire comprendre aura été, effectivement, de

faire voir. Les jeunes femmes en uniforme bleu, en tout cas, auront vu. J'ignore si elles ont compris, mais pour ce qui est de voir, elles auront vu.

Je les avais fait entrer par la petite porte du crématoire, qui menait à la cave. Elles venaient de comprendre que ce n'était pas une cuisine et se taisaient, subitement. Je leur ai montré les crochets où l'on pendait les déportés, car la cave du crématoire servait aussi de salle de



Quelques éléments achèvent de se désarticuler dans un décor empreint de la théâtralité d'une fin de cycle. L'exigence d'authenticité passe-t-elle par la restauration des artefacts ou par l'abandon du lieu aux effets du temps ?

(Auschwitz II-Birkenau)

ne coïncident pas toujours et se cristallisent autour de parcours différents.

Auschwitz I, identifié par la sinistre devise «Arbeit macht frei», abrite le musée avec les expositions, les bureaux et les archives. Cette partie du camp est perçue et préservée par les Polonais comme martyrologe de la nation. Le mur où furent fusillés 20 000 prisonniers, les cellules d'incarcération et d'exécution où le père Maximilien Kolbe, sanctifié par Jean-Paul II, mourut de faim à la place d'un père de famille, font partie du parcours obligé de tous les écoliers et d'innombrables visiteurs qui continuent de déposer des fleurs et des lampions lors de visites empreintes de ferveur. À ces lieux de recueillement s'ajoute la pierre tombale d'Edith Stein, carmélite d'origine juive, qui se trouve dans le champ de cendres au fond du camp d'Auschwitz II-Birkenau. Seule pierre à arborer un nom sur un site qui contient les restes de centaines de milliers d'autres victimes anonymes, elle pose de façon directe la question de l'appropriation des symboles et de leur investissement dans ce lieu.

Pour les survivants juifs qui ont souvent émigré en Israël, et pour les

Israéliens de souche, Auschwitz n'a pas la familiarité d'un paysage coutumier – ce qui est le cas pour les Polonais –, mais une valeur de symbole absolu. La visite du camp qu'ils perçoivent volontiers comme un endroit solitaire parsemé de ruines où souffle le vent, s'organise moins comme parcours orchestré que comme la traversée d'un espace diffus. À Auschwitz II-Birkenau, où furent exterminés la plupart des Juifs, les baraquements, les fours crématoires, les étangs, les champs de cendres sont tous des arrêts commémoratifs. Des dizaines de lampions, des drapeaux, des inscriptions, sont déposés un peu partout, sans hiérarchie : sous un lit, dans la cheminée d'une baraque, au détour d'un sentier. Intention de marquer la plus humble place, de ne rien sous-estimer dans le vaste ensemble ?

Jusqu'en 1989, le mémorial qui relie la voie ferrée aux fours crématoires annonçait en 20 langues que quatre millions de victimes avaient péri à Auschwitz. Il aura fallu cinq ans pour modifier le texte qui vient d'être réincorporé au monument après de longues délibérations, et qui avance le chiffre plus réaliste de 1,5 millions de victimes, en précisant que la ma-

jorité d'entre elles étaient juives. Cette rectification majeure affirme sans équivoque la spécificité de la Shoah au cœur d'Auschwitz, et démontre du même coup la fragilité du discours historique, de ses exclusions et de ses réécritures périodiques.

UN MUSÉE POUR L'ÈRE POST-MARXISTE

Si la particularité du Musée National d'Auschwitz est d'être un lieu d'origine qui distille la quintessence d'une idéologie de l'extermination, ce qui rend son mandat muséologique exigeant, c'est aussi la multiplicité des attentes qui s'expriment de partout depuis la libéralisation de la Pologne. Avec le changement de régime en 1989, l'ancien premier ministre Mazowiecki avait demandé à une commission multipartite de repenser, à l'ère post-marxiste, ce musée qui propose depuis la fin de la guerre des interprétations colorées par le filtre soviétique et la lutte antifasciste.

Sept pavillons nationaux installés depuis 1958 dans plusieurs anciens blocs d'Auschwitz I retracent de façon partielle

torture. Je leur ai montré les nerfs de bœuf et les matraques. Je leur ai montré les monte-charge qui menaient les cadavres jusqu'au rez-de-chaussée, directement devant la rangée de fours. Nous sommes montés au rez-de-chaussée et je leur ai montré les fours. Elles n'avaient plus rien à dire. Plus de rires, plus de conversations, plus de bruits de volière : du silence. Assez lourd, assez épais pour trahir leur présence, derrière moi. Elles

me suivaient, comme une masse de silence angoissé, soudain. Je sentais le poids de leur silence dans mon dos.

Je leur ai montré la rangée de fours, les cadavres à moitié calcinés qui étaient restés dans les fours. Je leur parlais à peine. Je leur nommais simplement les choses, sans commentaire. Il fallait qu'elles voient, qu'elles essaient d'imaginer. Ensuite, je les avais fait sortir du crématoire, sur la cour intérieure



La désignation de «cimetière» est inadéquate pour les champs et les étangs d'où émergent chaque printemps les cendres et les os d'un million et demi de corps brûlés qui n'ont pas été enterrés mais enfouis. Reposoir peut-être?

(Auschwitz II-Birkenau)

et parfois très poliuisée, avec des détails redondants, le martyre de leurs populations (hongroise, tchèque, soviétique) sans toujours préciser le statut particulier des Juifs, qui s'est trouvé normalisé parmi d'autres. Un pavillon spécifiquement consacré par le musée au combat et au martyre juifs, fermé en 1967 après la Guerre des six jours et réouvert en 1978, rectifie certains faits. Mais une partie des explications répond encore aux impératifs du régime communiste antérieur à 1989.

On voit rarement éclairée de façon aussi magistrale, au cœur même du musée, la déconstruction d'un discours historique. Discours de transition qui se défait littéralement sous nos yeux : la Yougoslavie, l'URSS, la Tchécoslovaquie n'existent plus comme entités politiques intégrales. Pourtant elles s'annoncent toujours dans des pavillons nationaux encore ouverts, l'ensemble prenant l'allure d'une véritable métaphore du *décongelé* dirait Baudrillard.

Pour moderniser et renouveler ces présentations fragmentaires conçues pour des visiteurs qui avaient vécu la guerre, le

musée prépare une nouvelle exposition générale qui servira d'introduction à l'histoire du camp, au nazisme et à l'antisémitisme. On singularisera la trajectoire de quelques individus en reconstituant par exemple leur transit dans le camp, pour mieux extraire le particulier de l'anonymat des foules qui domine la présentation actuelle. Cette exposition didactique sera installée à l'extérieur des blocs concentrationnaires, pour ne laisser à l'intérieur que l'exposition des évidences matérielles du crime : les amoncellements de valises, de souliers et de lunettes, les alignements de photos, les déclinaisons de noms, les registres de décès, qui donnent un sens bouleversant au concept de l'installation (que l'on pense à *Mémorial* de C. Boltanski).

À Auschwitz II-Birkenau où quelques indications sommaires tenaient lieu de parcours, des pierres à l'allure de stèles ou *matzevah* marqueront à l'avenir les lieux significatifs : entrées du camp, fours crématoires, chambres à gaz et surtout, reposoir des cendres et des os qui remontent encore à la surface, à peine contenus par la terre ou l'eau qui les recouvrent. Ces pierres qui combinent photos et textes informatifs en polonais, en anglais et en hébreu, ponctuent les arrêts et recréent, à certaines stations, un contexte élargi en faisant coïncider une photo d'époque avec l'endroit même où elle a été prise. On pourra par exemple mieux visualiser in situ l'arrivée des déportés sur la rampe de débarquement, ou les processions de gens vers les chambres à gaz. Selon madame Teresa Świebocka, chargée de la conception du nouveau parcours auquel on intégrera aussi la rampe de débarquement originelle quelque peu à l'écart, «le terrain d'Auschwitz-Birkenau est tellement significatif qu'il faut tout subordonner à la

question de l'ancien camp.» Elle précise que «la nouvelle orientation historique doit provoquer la réflexion, ne pas fermer la visite du camp mais l'ouvrir. Nous voulons aussi mieux explorer les questions entourant la résistance et certaines attitudes individuelles des prisonniers dans le camp.» La question des choix éthiques dans les destins individuels demeure entière et sera mieux comprise quand les immenses archives du musée s'ouvriront grâce à un projet d'informatisation mené en collaboration avec l'Institut Max Planck d'Histoire. La distribution des documents sous forme de disques compacts jettera un nouvel éclairage sur la vie quotidienne du camp et le délire du système nazi qui consignait tout avec obsession.

COMMENT TRANSMETTRE LA MÉMOIRE ?

Dans l'immédiat, le musée National d'Auschwitz est confronté au dilemme de préserver des lieux et des artefacts à grande échelle. Il faut constamment rénover des bâtiments dont le bois pourrit (tours de garde, baraques), des clôtures, des piliers. Les fils barbelés d'époque rouillent et les voies ferrées sont envahies de mauvaises herbes. Le problème de l'authenticité se pose alors. Jusqu'à quel point la restauration est-elle défendable ? Des propositions radicales surgissent, comme celle du Français Jean-Claude Pressac qui soutient que seule la reconstruction minutieuse d'un des fours crématoires pourra mettre le visiteur en situation de victime. Mais Auschwitz n'est pas un parc à thème, et le silence qui habite Birkenau – «forêt de bouleaux» – est aussi significatif que n'importe quelle démonstration didactique. La

entourée d'une haute palissade. Là, je n'avais plus rien dit, plus rien du tout. Je les avais laissées voir. Il y avait, au milieu de la cour, un entassement de cadavres qui atteignait bien trois mètres de hauteur. Un entassement de squelettes jaunis, tordus, aux regards d'épouvante. Dehors, au-delà de la palissade, l'accordéon russe continuait de jouer à un rythme endiablé. L'allégresse du *gopak* parvenait jusqu'à nous, virevoltant sur cet

entassement de cadavres : danse des morts de la dernière journée, qui étaient restés sur place, les S.S. en fuite ayant laissé s'éteindre le crématoire. (...)

C'était idiot que d'essayer de leur expliquer. Plus tard, dans un mois, dans quinze ans, dans une autre vie, je pourrais sans doute expliquer tout ceci à n'importe qui. Mais aujourd'hui, sous le soleil d'avril, parmi les hêtres bruissants, ces morts horribles et

mémoire qui privilégie le registre symbolique du lieu sera donc préservée, surtout à Auschwitz II-Birkenau où la majorité des personnes ont été gazées.

Des questions d'éthique se posent aussi quant à l'exhibition et à la préservation des cheveux. À la libération du camp, sept mille kilos de cheveux ont été retrouvés dans les entrepôts désignés sous l'appellation «Canada»; les Allemands en faisaient des tapis, de la corde ou du tissu pour doubler les costumes. Ces cheveux, considérés au même titre que des ossements, seront retirés des vitrines d'exposition, de même que l'urne des cendres préservée dans le bloc 4. On envisage également de limiter l'accès au seul four crématoire intact pour le transformer en lieu de silence.

Mais en deçà des problèmes de conservation et d'aménagement, le défi sera de confirmer Auschwitz comme lieu de dialogue où Polonais, Juifs, Allemands, Japonais et les millions d'autres personnes venues visiter ou commémorer, reconnaîtront dans une perspective sereine le poids du passé. Dans un essai perspicace¹,

Jonathan Webber éclaire les divergences des sensibilités dont il faut saisir les nuances si l'on veut comprendre Auschwitz. Pour les Polonais, le camp incarne encore l'oppression nazie, la tentative d'écrasement de la Pologne et la résistance qui lui a été offerte avec une profonde conviction religieuse. L'affaire du couvent des carmélites, établi juste derrière le bloc de la mort puis relocalisé plus loin, doit être comprise dans la perspective d'une perpétuation d'une mémoire de l'Holocauste comme sacrifice. Pour les Juifs, partagés entre le silence qui a dominé une partie de la conscience collective comme seule forme de commémoration possible et l'impératif d'entendre la voix des survivants avant qu'ils ne disparaissent (Zakhor!), Auschwitz ne peut être compris que comme shoa destruction, catastrophe. Aucun symbolisme religieux ne doit altérer le silence qui seul convient à ce lieu.

Auschwitz, à la fois mémorial, reposoir de cendres et musée, doit se développer pour ménager des parcours parallèles et servir des croyances diverses. Le projet



même du musée comme lieu privilégié de la mémoire porte ses propres contradictions. «Il y a deux façons dans la reconfiguration mémorielle actuelle de disposer du passé» dit Régine Robin. «On peut mémorialiser l'histoire, la muséifier, la pétrifier, c'est le retour du refoulé. On peut aussi, à l'inverse, tenter d'historiser la mémoire, la mettre à distance, opérer sur le passé un vrai travail de deuil.»³

Le musée d'Auschwitz semble se diriger vers l'historisation de la mémoire, lente re-conversion que permettent le recul d'un demi-siècle et la modification des circonstances historiques qui ont conditionné son émergence. Contrairement au U.S. Holocaust Museum de Washington axé sur un didactisme issu d'une réflexion très actuelle et réverbéré par la vidéo et les écrans cathodiques, le Musée National d'Auschwitz demeure le lieu concret d'une expérience, celui où l'on marche encore sur les os et les cendres. Le passé est ici de l'ordre du vécu. □

(1) Marguerite Duras, *L'Arche*, n° 375, juillet-août 1988. Voir aussi *La Douleur*, Éditions du Club de France Loisirs, 1985.

(2) Jonathan Webber, *The Future of Auschwitz*, Oxford Centre for Postgraduate Hebrew Studies, 1992.

(3) Régine Robin, *Vice Versa*, n° 37, avril-mai 1992, p. 37.



fraternels n'avaient pas besoin d'explication. Ils avaient besoin que nous vivions, tout simplement, que nous vivions de toutes nos forces dans la mémoire de leur mort: toute autre forme de vie nous arracherait à l'enracinement dans cet exil de cendres.

Il fallait faire partir ces jeunes femmes de la Mission France.

Je me suis retourné, elles étaient parties, Elles avaient fui ce spectacle. Je les com-

prenais d'ailleurs. Ça ne devait pas être drôle d'arriver à Buchenwald, en visite touristique, et d'être brutalement mises en présence d'un monceau de cadavres aussi peu présentables.

Vie des Arts remercie la Librairie Gallimard de lui avoir accordé l'aimable autorisation de reproduire cet extrait de l'ouvrage *L'écriture ou la vie* de Jorge Semprun. □